

le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Les Apparences

Gillian Flynn



Le Livre de Poche remercie les éditions Sonatine qui ont autorisé la publication de cet extrait.

GILLIAN FLYNN

Les Apparences

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ

SONATINE

PREMIÈRE PARTIE

Le garçon perd la fille

NICK DUNNE

Le jour où

Quand je pense à ma femme, je pense toujours à son crâne. À la forme de son crâne, pour commencer. La toute première fois que je l'ai vue, c'est l'arrière de son crâne que j'ai vu, et il s'en dégagait quelque chose d'adorable. Comme un épi de maïs dur, luisant, ou un fossile trouvé dans le lit d'une rivière. Elle avait ce que les Victoriens auraient appelé *une tête bien faite*. Il n'était pas difficile d'imaginer la forme de son crâne.

Je reconnaîtrais son crâne entre mille.

Et ce qu'il y a dedans. Je pense à ça, aussi : à son esprit. Son cerveau, toutes ses spires, et les pensées qui circulent dans ces spires tels des mille-pattes impétueux frappés de frénésie. Comme un enfant, je m'imaginais en train d'ouvrir son crâne, de dérouler son cerveau et de le passer au crible afin de tenter d'attraper et de fixer ses pensées. *À quoi tu penses, Amy?* La question que j'ai posée le plus souvent pendant notre mariage, même si ce n'était pas à haute voix, même si ce n'était pas à la personne qui aurait pu y répondre. Je suppose que ces questions jettent une ombre funeste sur tous

les mariages : *À quoi penses-tu ? Comment te sens-tu ? Qui es-tu ? Que nous sommes-nous fait l'un à l'autre ? Qu'allons-nous faire ?*

Mes yeux se sont ouverts d'un coup, à 6 heures du matin, exactement. Il n'y a pas eu de battement de cils, pas de montée progressive. Le réveil a été mécanique. Mes paupières se sont ouvertes dans un déclic, comme celles d'une marionnette inquiétante ; le monde était tout noir et soudain : *le spectacle commence !* 6-0-0, disait le réveil – sous mon nez, la première chose que j'ai vue. 6-0-0. Ce n'était pas comme d'habitude. Il était rare que je me réveille à une heure pile. J'étais plutôt du genre à me lever à des horaires irréguliers : 8 h 43, 11 h 51, 9 h 26. La sonnerie du réveil n'avait pas de place dans ma vie.

À ce moment précis, 6-0-0, le soleil est apparu au-dessus de la cime des chênes, révélant sa plénitude estivale de dieu courroucé. Son reflet flamboyait à la surface du fleuve en direction de notre maison, tel un long doigt lumineux pointé sur moi à travers les fins rideaux de notre chambre. Accusateur : *Tu as été vu. Tu seras vu.*

Je suis resté vautré dans mon lit de notre nouvelle maison, que nous appelions toujours *la nouvelle maison* bien que nous fussions revenus dans la région depuis deux ans. C'est une maison de location au bord du fleuve Mississippi, le type même de la maison de Nouveau Riche de banlieue, le genre de maison dont je rêvais gamin, depuis mon pavillon miteux. Le genre de maison qui est immédiatement familier : une maison

neuve, neuve, neuve, d'une majesté sans originalité ni défi, que ma femme allait détester – et détesta.

« Est-ce que je dois laisser mon âme dehors avant d'entrer ? » Sa première réflexion à notre arrivée. C'était un compromis : Amy avait exigé que nous choisissons une location dans ma petite ville du Missouri, plutôt que d'acheter, car elle espérait fermement que nous ne serions pas coincés là longtemps. Mais les seules maisons à louer s'entassaient dans ce complexe avorté : une ville fantôme en miniature, pleine de pavillons saisis par les banques – les prix avaient dégringolé à cause de la récession et le quartier avait fermé avant même d'ouvrir. C'était un compromis, mais Amy ne voyait pas les choses ainsi, pas le moins du monde. Pour elle, c'était un caprice de ma part, une punition, ma façon vicieuse et égoïste de remuer le couteau dans la plaie. Je la traînais, tel un homme des cavernes, dans un patelin qu'elle s'était employée à éviter, et je la faisais vivre dans le genre de maison dont elle s'était toujours moquée. J'imagine qu'on ne peut pas parler de compromis, si seul l'un des deux le tient pour tel, mais c'était à ça que nos compromis avaient tendance à ressembler. L'un de nous deux était toujours en colère. Amy, en général.

Ce grief-ci, ne me le mets pas sur le dos, Amy. Le grief du Missouri. Mets-le sur le compte de la situation économique, du manque de chance, mets-le sur le compte de mes parents, sur le compte de tes parents, sur le compte d'Internet, sur le compte des gens qui se servent d'Internet. Avant, j'étais journaliste. J'écrivais sur la télé, le cinéma et les livres. À l'époque où les gens lisaient des choses sur papier, à l'époque où

quelqu'un se souciait de ce que je pensais. J'étais arrivé à New York à la fin des années 1990, quand la belle époque rendait son dernier souffle, même si personne ne le savait encore. New York était plein d'écrivains, de véritables écrivains, parce qu'il y avait des magazines, de véritables magazines, et un paquet, avec ça. C'était l'époque où Internet était encore un animal exotique qu'on confinait dans un coin du monde des médias – on peut lui jeter quelques croquettes, le regarder danser au bout de sa courte laisse, c'est mignon, et il ne va pas nous tuer pendant la nuit. Prenez le temps d'y penser : une époque où les jeunes diplômés pouvaient venir à New York et *se faire payer pour écrire*. Nous ne nous doutions pas que nous nous lancions dans un métier qui allait disparaître en l'espace d'une décennie.

J'ai eu un boulot pendant onze ans, puis je n'ai plus eu de boulot, ça a été aussi vite que ça. Les magazines de tout le pays ont commencé à mettre la clef sous la porte, succombant à une soudaine infection provoquée par la crise. Pour les écrivains (les écrivains dans mon genre : des aspirants romanciers, des penseurs ruminants, des gens dont le cerveau n'était pas assez rapide pour jongler avec les blogs, les liens, les *tweets*, ou, pour le dire vite, des vantards vieillissants et têtus), c'était fini. Nous étions comme des fabricants de chapeaux pour dames ou de fouets d'attelage : notre époque était révolue. Trois mois après mon éviction, Amy a perdu son travail, si on peut appeler ça ainsi. (À présent, je peux sentir Amy regarder par-dessus mon épaule, et railler la façon dont je me suis attardé sur mon métier et mes malheurs, tandis que j'ai expédié son expérience en une phrase. Ça, vous dirait-elle, c'est typique. *C'est du Nick*

tout craché. C'était un de ses refrains : *C'est tout Nick, il...* et ce qui suivait, ce qui était *tout moi*, était invariablement un défaut.) Deux adultes au chômage, nous avons passé des semaines à traîner en chaussettes et pyjama dans notre salon en ignorant le futur : on entassait le courrier non ouvert sur les tables et les canapés, on mangeait de la glace à 10 heures du matin et on faisait des siestes énormes.

Puis un jour le téléphone a sonné. C'était ma sœur jumelle. Margo était retournée s'installer dans notre ville après son propre licenciement, un an auparavant – elle a une longueur d'avance sur moi en tout, même en déveine. Margo, qui appelait de cette bonne vieille bourgade de North Carthage, dans le Missouri, de la maison où nous avons grandi, et, en l'écoutant, je la revoyais à l'âge de 10 ans, avec sa tignasse brune et sa salopette short, assise sur le ponton du fond du jardin de mes grands-parents, tassée sur elle-même comme un vieil oreiller, avec ses jambes chétives qui se balançaient dans l'eau ; elle regardait le fleuve qui coulait sur ses pieds blancs comme des poissons, déjà suprêmement maîtresse d'elle-même.

Go avait une voix rauque et chaleureuse, même en annonçant cette nouvelle glaçante. Notre indomptable mère était en train de mourir. Notre père était déjà pratiquement parti – son esprit (bilieux) et son cœur (malheureux) s'enténébraient de plus en plus à mesure qu'il approchait à tâtons du grand au-delà gris. Mais apparemment, notre mère allait le précéder. Six mois, un an, c'était le temps qu'il lui restait. Je devinais que Go était allée elle-même rencontrer le médecin ; elle avait pris scrupuleusement des notes de son écriture négligée, et

elle s'efforçait, les larmes aux yeux, de déchiffrer ses pattes de mouche. Des dates, des dosages.

« Oh ! merde, je sais pas du tout ce qu'il y a écrit. C'est un 9 ? Est-ce que ça veut dire quelque chose au moins ? » Je l'ai interrompue. Voilà que ma sœur me tendait une tâche, un but, comme sur un plateau. J'en aurais pleuré de soulagement.

« Je vais rentrer, Go. On va revenir s'installer à Carthage. C'est pas normal que tu sois obligée de t'occuper de ça toute seule. »

Elle ne m'a pas cru. Je l'ai entendue souffler à l'autre bout du fil.

« Je suis sérieux, Go. Pourquoi pas ? Il n'y a rien ici. »

Un long soupir. « Et Amy ? »

Ça, je n'avais pas pris le temps d'y réfléchir. J'avais simplement présumé que je prendrais sous le bras ma femme new-yorkaise, avec ses goûts new-yorkais et sa fierté de New-Yorkaise, et que je l'enlèverais à ses parents new-yorkais – en abandonnant Manhattan et son enivrante frénésie futuriste – pour la transplanter dans un petit bled paumé au bord de la rivière Missouri, et que tout irait bien.

Je ne comprenais pas encore toute la stupidité et tout l'optimisme dont je faisais preuve, et oui, tout l'égoïsme qui me poussait à une telle présomption. Le malheur que ça allait engendrer.

« Amy, eh bien, elle sera d'accord. Amy... » Là, normalement, j'aurais dit : « Amy *adore* maman. » Mais je ne pouvais pas dire à Go qu'Amy adorait notre mère, parce que, après tout ce temps, le fait est qu'elle la connaissait à peine. Les rares fois où elles s'étaient

rencontrées, elles étaient toutes deux restées perplexes. Amy disséquait leurs conversations pendant des jours – « et qu'est-ce qu'elle voulait dire par... », comme si ma mère appartenait à une vieille tribu agraire, qu'elle arrivait de la toundra avec une brassée de viande de yak crue et quelques boutons dorés pour faire du troc, dans le dessein d'obtenir d'Amy quelque chose qui n'était pas à vendre.

Amy ne tenait pas à connaître ma famille, ne désirait pas connaître ma ville natale, et pourtant, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé que rentrer serait une bonne idée.

Mon haleine du matin réchauffait l'oreiller et j'ai changé de sujet, mentalement. Ce n'était pas le jour pour se livrer à l'autocritique ou aux regrets, c'était le jour pour agir. Au rez-de-chaussée, j'entendais le retour d'un son longtemps disparu : Amy préparait le petit déjeuner. Elle entrechoquait des cuillers en bois (bam-bom !) ou des récipients en alu et en verre (cling-clang !), et triait une collection de pots et de casseroles en métal ou en fonte (BRZZZ, chzzz !). L'accordage d'un orchestre culinaire, qui retentissait vigoureusement avant le grand final, un roulement de tambour sur moule à gâteau dans tout l'étage, qui s'est achevé contre le mur dans un grand coup de cymbale. Quelque mets impressionnant était en préparation, sans doute une crêpe française, car les crêpes françaises, c'est exceptionnel, et, aujourd'hui, Amy voulait sans doute cuisiner un mets exceptionnel.

C'était notre cinquième anniversaire de mariage.

Pieds nus, je suis allé jusqu'en haut de l'escalier et j'ai écouté, les orteils enfoncés dans la moquette épaisse qu'Amy détestait par principe. J'essayais de décider si j'étais prêt à aller rejoindre ma femme. Elle fredonnait un air mélancolique et familier dans la cuisine, inconsciente de mon hésitation. J'ai eu du mal à retrouver ce que c'était – un vieil air folk ? une berceuse ? – mais j'ai fini par reconnaître le thème de *M.A.S.H.* : « Suicide is painless ». *Le suicide, c'est sans douleur.* Je suis descendu.

Je me suis attardé dans l'embrasure de la porte pour l'observer. Ses cheveux couleur beurre frais étaient relevés en une queue-de-cheval qui se balançait joyeusement comme une corde à sauter, et elle suçotait d'un air distrait une brûlure au bout de son doigt en fredonnant. Si elle chantait si bas, c'est qu'elle était une massacreuse de paroles sans égal. Au tout début de notre histoire, une chanson de Phil Collins était passée à la radio, « She seems to have an invisible touch, yeah ». *Elle semble avoir la faculté d'établir un contact invisible.* À la place, Amy chantait : « She takes my hat and puts it on the top shelf. » *Elle prend mon chapeau et le met sur l'étagère du dessus.* Quand je lui ai demandé comment elle avait jamais pu penser que sa version était lointainement, possiblement, vaguement correcte, elle m'a expliqué qu'elle avait toujours cru que la nana dans la chanson aimait vraiment le mec parce qu'elle mettait son chapeau sur l'étagère *du dessus*. Là, j'ai su qu'elle me plaisait, qu'elle me plaisait vraiment beaucoup, cette fille qui avait une explication pour tout.

Il y a quelque chose de perturbant à se sentir glacé alors qu'on évoque un souvenir heureux.

Amy a jeté un coup d'œil à la crêpe qui grésillait dans la poêle et léché un petit éclat de pâte sur son poignet. Elle avait l'air conquérante : l'épouse idéale. Si je la prenais dans mes bras, elle sentirait probablement les fruits rouges et le sucre en poudre.

Quand elle m'a surpris, planqué là dans mon caleçon cradingue, les cheveux en pétard, elle s'est appuyée contre le bar américain et m'a dit : « Tiens, salut, beau gosse. »

De la bile et de la terreur me sont remontées dans la gorge. Je me suis dit : OK, c'est parti.

J'étais très en retard pour aller bosser. Ma sœur et moi, nous avons fait une bêtise en revenant au pays. Nous avons fait ce que nous avons toujours dit que nous ferions. Nous avons ouvert un bar. Nous avons emprunté de l'argent à Amy, 80 000 dollars, ce qui autrefois n'était rien pour Amy, mais, à l'époque, représentait presque tout. J'ai juré que je la rembourserais, avec intérêts. Je n'allais pas être ce genre de mec qui emprunte du fric à sa femme – j'imaginai la grimace de mon père à cette simple idée. *Il y a plusieurs sortes d'hommes*, son expression la plus accablante, dont la seconde moitié restait non dite : *et tu appartiens au genre que je n'aime pas*.

Mais en vérité, c'était une décision pratique, une entreprise avisée. Amy et moi, nous avons tous deux besoin d'une profession – ça, ce serait la mienne. Elle en choisirait une un jour ou pas, mais, entre-temps,

ça nous ferait un revenu, et c'était rendu possible par le reste du fidéicommis d'Amy. Tout comme l'immense maison que j'avais louée, le bar apparaissait comme un symbole dans mes souvenirs d'enfance – c'était un lieu où seuls vont les adultes, pour s'adonner à leurs activités d'adultes. Peut-être que c'est pour ça que j'ai tellement insisté pour l'acheter, après avoir été privé de mon gagne-pain. Il sert à me rappeler que je suis, après tout, un adulte, un homme, un individu utile, bien que j'aie perdu le métier qui faisait de moi toutes ces choses. Je ne referai pas la même erreur : les hordes autrefois fournies des écrivains pour magazines vont continuer de se faire saquer – à cause d'Internet, à cause de la récession, à cause du public américain qui préfère regarder la télé ou jouer à des jeux vidéo, ou encore informer ses amis par voie électronique que, n'est-ce pas, *la pluie, ça craint!* Mais aucune application ne viendra jamais remplacer une cuite au bourbon dans un bar frais et sombre par une chaude journée. Le monde aura toujours envie de boire un coup.

Notre bar est situé à un coin de rue, il semble fait de bric et de broc, décoré au petit bonheur. Son meilleur atout, c'est un énorme vaisselier victorien avec des têtes de dragons et des visages d'anges sculptés dans le chêne – une extravagante pièce de menuiserie à notre époque de plastique merdique. Le reste du bar est, de fait, merdique : on dirait une exposition des idées déco les plus miteuses de chaque décennie – un sol en lino de l'ère Eisenhower, qui rebique sur les bords comme un toast cramé ; des murs lambrissés qui semblent tout droit sortis d'un porno amateur des années 1970 ; des lampadaires halogènes, hommage fortuit à ma période

cité U dans les années 1990. Au final, l'effet est étrangement accueillant – on dirait moins un bar qu'un appart qui aurait besoin de quelques travaux. Et jovial : nous partageons le parking du bowling voisin, et, quand on ouvre grand nos portes battantes, le bruit des boules qui s'entrechoquent est là pour applaudir l'entrée du client.

Nous avons baptisé le bar Le Bar. « Les gens penseront que c'est un trait d'ironie, pas un manque flagrant d'imagination », s'est dit ma sœur.

Oui, nous nous prenions pour des New-Yorkais roublards – nous pensions que ce nom était une blague que personne ne comprendrait vraiment, pas comme nous la comprenions. Les Carthaginois ne pigeraient pas notre *métahumour*. Nous nous les imaginions froncer le nez : « Pourquoi vous l'avez baptisé Le Bar ? » Mais notre première cliente, une femme grisonnante qui portait un jogging rose et des lunettes à double foyer, nous a dit : « J'aime bien le nom. C'est comme dans *Diamants sur canapé*, le chat d'Audrey Hepburn, qui s'appelle Chat. »

Notre sentiment de supériorité en a pris un coup. Ce qui n'était pas un mal.

Je me suis garé et j'ai attendu d'entendre un claquement de boules émerger du bowling – *merci merci les amis* – pour descendre de voiture. J'ai admiré les environs, toujours pas lassé par la vue partiellement bouchée : l'imposant bureau de poste en briques claires de l'autre côté de la rue (désormais fermé le samedi), le modeste immeuble de bureaux beige juste après (désormais fermé, tout court). On ne pouvait pas franchement parler de prospérité. Bon sang ! on

ne pouvait même pas prétendre à l'originalité, n'étant qu'une des deux villes baptisées Carthage dans le Missouri – techniquement, la nôtre, c'est *North* Carthage, ce qui évoque deux villes jumelles, alors qu'elle est à plusieurs centaines de kilomètres de l'autre, et beaucoup plus petite : un petit patelin pittoresque des années 1950 qui a gonflé jusqu'à devenir une banlieue de taille moyenne et a décrété que c'était là un progrès. Mais enfin, c'est là que ma mère avait grandi et nous avait élevés, Go et moi. Ce n'était pas une banlieue pavillonnaire anonyme comme tant d'autres, elle avait une histoire. La mienne, du moins.

Tandis que je traversais le parking bétonné et ses mauvaises herbes pour rejoindre le bar, j'ai regardé vers le bout de la route et j'ai vu le fleuve. C'est ça que j'ai toujours aimé dans notre ville, elle n'est pas construite au sec sur un promontoire qui surplombe le Mississippi – nous sommes *sur* le Mississippi. Il me suffisait de faire quelques pas sur la route pour plonger direct dans la flotte, à peine un mètre plus bas, et partir pour le Tennessee à la nage. Sur tous les bâtiments du centre-ville, on peut voir les marques faites par les habitants pour indiquer les hauteurs atteintes par le fleuve lors des crues de 1961, 1975, 1984, 1993, 2007, 2008, 2011. Et ainsi de suite.

Le fleuve n'était pas en crue pour l'instant, mais le courant était rapide et puissant. Une longue file d'hommes, les yeux baissés, les épaules contractées, marchaient avec régularité vers nulle part au rythme de l'eau. Pendant que je les regardais, l'un d'eux a soudain levé les yeux sur moi. Son visage plongé dans l'ombre formait une flaque ovale. Je me suis détourné.

J'ai ressenti un besoin pressant, violent de rentrer. Je n'avais pas fait dix mètres que mon cou était trempé de sueur – le soleil était encore un œil fâché dans le ciel. *Tu as été vu.*

Mes boyaux se sont noués, et j'ai pressé le pas. J'avais besoin d'un verre.